

ANDRÉ GIDE ET FRANZ SCHÖENBERNER
«LE PRESQUE UNIQUE TÉMOIGNAGE
D'UNE PÉRIODE DE MA VIE»¹

par
CLAUDE FOUCART

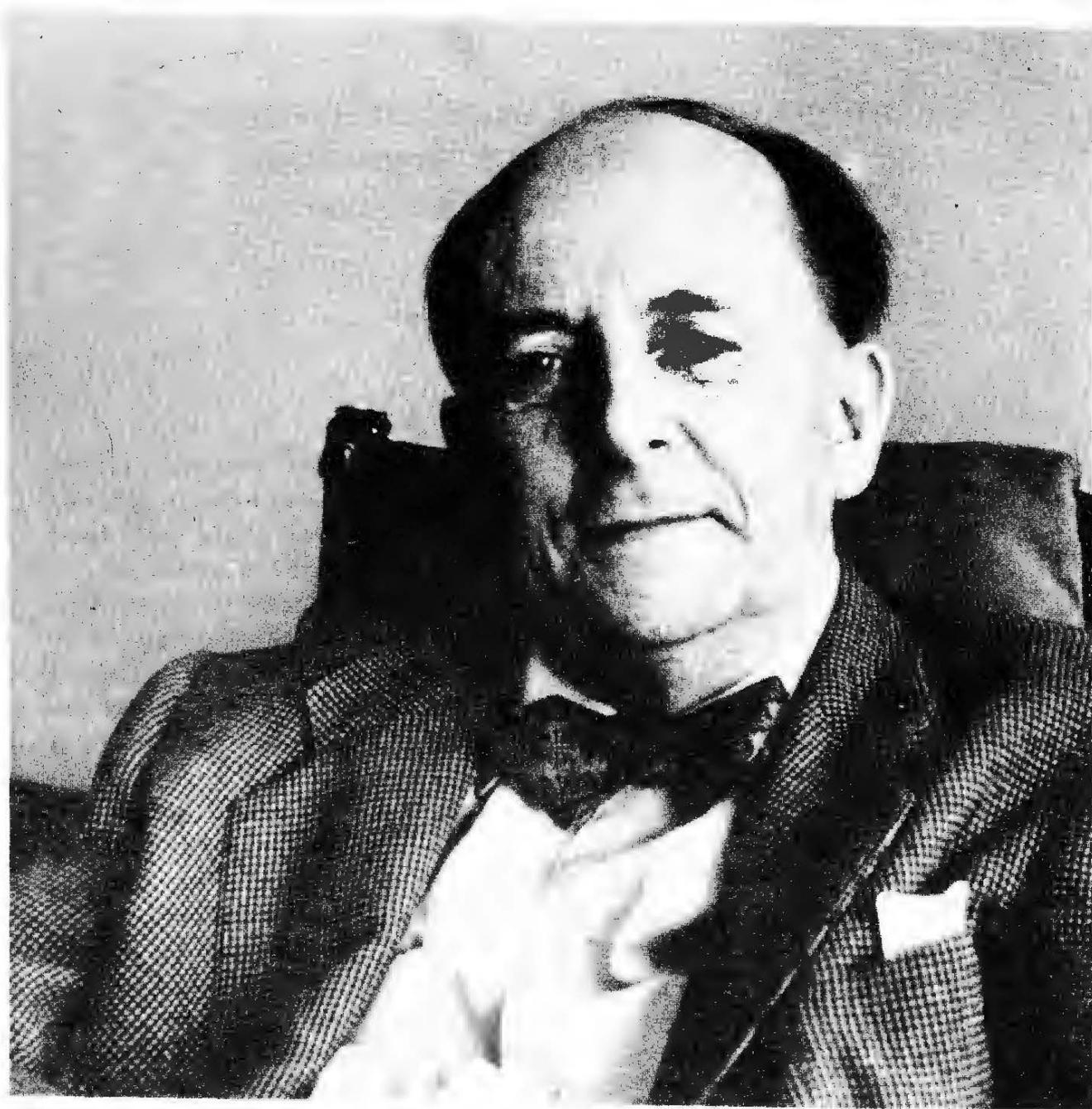
Franz Schœnberner (1892-1970) publie, en 1949, chez Macmillan à New York, la deuxième partie de son autobiographie intitulée *The Inside Story of an Outsider*, la première partie, *Confessions of a European Intellectual*, étant parue, toujours à New York, en 1946.² Il en fait lui-même la traduction qui sera présentée au public allemand en 1965, chez Kreisselmeier (Munich), sous le titre d'*Innenansichten eines Aussenseiters*. Cette œuvre est un retour de l'écrivain sur son propre passé et celui de sa génération. Le neuvième chapitre d'*Innenansichten eines Aussenseiters* est justement consacré à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*. Il porte un titre significatif : «Un mot de remerciement à André Gide».³

Franz Schœnberner fait partie des intellectuels allemands qui, après l'arrivée au pouvoir de Hitler, durent fuir le pays et se retrouvèrent notamment en France. Ce fut le cas de Hermann Kesten, et c'est aussi celui de Franz Schœnberner. Né à Berlin en 1892, il poursuit des études d'histoire de l'art et de littérature, connaît la première Guerre mondiale, la révolution munichoise après la chute de l'Empire, et il devient lecteur au Musarion Verlag, puis journaliste à l'*Auslandspost* de 1923 à 1925, travaille pour l'*Allgemeine Zeitung* et l'hebdomadaire qu'est le *Süddeutscher Rundfunk*, avant de prendre en main la di-

1. Citation tirée de la lettre qu'André Gide adressa le 9 juin 1948 à Franz Schœnberner. Cette lettre sera reproduite dans la suite de cet article.

2. Les *Confessions of an European Intellectual* paraîtront sous le titre de *Bekenntnisse eines europäischen Intellektuellen* en 1964, chez Kreisselmeier (Icking-Munich), dans la traduction d'Elisabeth Stark revue par l'auteur.

3. Franz Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, Icking-Munich : Kreisselmeier, 1965, p. 122 : «Ein Wort des Dankes an André Gide».



FRANZ SCHÖENBERNER

(1892 - 1970)

(Photo Kreisselmeier Verlag, Munich.)

rection culturelle de *Jugend*, hebdomadaire munichoïis consacré en partie à l'actualité artistique.⁴ C'est à cette époque, en 1926, qu'il rencontre celui qui deviendra l'un de ses amis, «un jeune homme venu de Nuremberg»⁵ : Hermann Kesten. Mais Franz Schœnberner est avant tout connu comme le rédacteur en chef du célèbre journal satirique le *Simplicissimus*, qu'il dirigea de novembre 1929 à mars 1933, date à laquelle il dut abandonner son poste sous la pression de certains collaborateurs proches du nouveau régime ou de ceux qui craignaient les conséquences d'une opposition trop évidente à la politique hitlérienne. Cette mise au pas du *Simplicissimus* ayant eu lieu, il ne reste plus à Schœnberner, en mars 1933, qu'à quitter au plus vite l'Allemagne et à se réfugier en Suisse, puis en France. Le 19 mars, il gagne la région du lac de Constance et, le 20, passe à pied la frontière suisse.⁶ Dès son arrivée à Roquebrune-Cap Martin, à la Villa Marie Paul, il reprend ses activités et songe même à créer une maison d'édition destinée à publier des inédits d'auteurs comme Kästner, Seghers, Roth, et aussi à lancer une revue en Suisse avec l'appui du D^r Hans Bodmer, président du cercle de lecture d'Hottingen («Lesezirkel Hottingen»). Il expose à Hermann Kesten ses projets dans une lettre datée du 23 juin 1933, et déclare espérer que la création de cette première grande revue d'émigrés ne sera pas gênée par d'autres initiatives, notamment celle de Klaus Mann, dont il met en doute les qualités d'organisateur. Pourtant, Klaus Mann arrivera à lancer *Die Sammlung*.⁷ Le 3 juillet 1933, Franz Schœnberner annonce à Hermann Kesten qu'il renonce à son projet de revue.⁸ Le temps de la désillusion commence. Schœnberner va se heurter, comme de nombreux autres émigrés allemands, aux multiples difficultés du moment. En effet, il va connaître lui aussi l'internement des camps, celui au Fort Carré

4. Schœnberner, *Bekenntnisse...*, p. 281. Le titre complet du journal est : *Jugend. Münchner Wochenblatt für Kunst und Leben*.

5. *Ibid.*, p. 296.

6. Hermann Kesten, *Deutsche Literatur im Exil. Briefe europäischer Autoren (1933-1949)*, Vienne-Munich-Bâle : Kurt Desch, 1964, p. 41 (lettre de Schœnberner à Kesten du 23 juin 1933).

7. A noter que Thomas Mann (*Tagebücher 1933-1934*, Francfort s. M. : S. Fischer, 1977, p. 106) considéra le projet de créer une revue mensuelle germano-européenne comme une idée «sympathique» (note du 7 juin 1933). Le projet de Klaus Mann va se réaliser, et *Die Sammlung* existera de septembre 1933 à août 1935. Le fils de Thomas Mann s'était assuré le patronage d'André Gide, d'Aldous Huxley et de Heinrich Mann. *Die Sammlung, literarisch-politische Monatsschrift*, sera publié au Querido Verlag d'Amsterdam.

8. H. Kesten, *op. cit.*, p. 47 (lettre du 3 juillet 1933).

d'Antibes.⁹ Il n'y reste que quelques mois et, le 13 octobre 1939, quitte ce que Gide avait appelé, dans une lettre qu'il adressa à Franz Schœnberner, un «purgatoire bien immérité».¹⁰

C'est justement durant ce séjour forcé à Antibes que Franz Schœnberner eut l'occasion de faire la connaissance d'André Gide, sans que cette rencontre soit d'ailleurs, comme nous le verrons, l'effet d'un simple hasard. Schœnberner signale qu'il apprit seulement «beaucoup plus tard», c'est-à-dire après son passage au Fort Carré, que Gide «avait habité très souvent, pendant ces années 1933 à 1939, dans la villa d'amis à Roquebrune-Cap Martin, environ à dix minutes de notre tour».¹¹ Dans l'article qu'il publie, en avril 1948, dans la revue *Die amerikanische Rundschau*, il trace un rapide tableau de cette époque :

[...] je n'ai jamais rencontré Gide [à ce moment-là] et même si je l'avais reconnu dans la rue, j'aurais hésité à l'aborder. Car il me semble que l'on manque de tact en traitant un auteur célèbre comme une curiosité publique.¹²

Dans *Innenansichten eines Aussenseiters*, publié l'année suivante aux États-Unis, Franz Schœnberner maintient qu'il aurait hésité à se présenter à Gide, mais affirme aussi que ce dernier devait connaître le *Simplicissimus*, et donc peut-être son nom.¹³

Les amis dont il est question dans ce passage des souvenirs de Schœnberner sont tout simplement les Bussy, dont l'écrivain va d'ailleurs nous parler plus longuement en faisant un portrait de Dorothy Bussy :

Elle avait traduit des œuvres de Gide en anglais et avait passé sa vie dans une atmosphère faite d'art, de littérature et de politique libérale, sans pourtant devenir en aucune façon un bas-bleu. Douée d'une merveilleuse chaleur humaine, elle se mit elle-même, sa machine à écrire et ses tasses de thé, au service de la bonne cause. Sa fille célibataire, plus très jeune, avait hérité du talent tant littéraire que pictural de ses parents, et elle aida sa mère à tenir la maison, et l'aïda à aider Gide afin d'aider les émigrants.¹⁴

Et, dans sa lettre à Hermann Kesten datée du 14 décembre 1939, il décrit sa situation avant l'internement au Fort Carré d'Antibes. Il exprime sa joie d'avoir rencontré par la suite les Bussy, des «gens des plus sympathiques».¹⁵

Gide était arrivé le 4 septembre 1939 à Cabris, alors que, depuis la déclara-

9. Franz Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», *Die amerikanische Rundschau*, cahier 18, avril 1948, p. 118.

10. H. Kesten, *op. cit.*, p. 120 (lettre du 5 novembre 1939).

11. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 123.

12. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 123.

13. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 123.

14. *Ibid.*, p. 128. La fille de Simon et Dorothy Bussy, Janie, était née en 1906.

15. H. Kesten, *op. cit.*, p. 123 (lettre du 14 décembre 1939).

tion de guerre à l'Allemagne, l'internement des émigrés allemands avait commencé sur une grande échelle.¹⁶ Il avait quitté Pontigny où s'était déroulée notamment une décade sur la question des réfugiés «le lendemain de la déclaration de guerre».¹⁷ Mais, avant même que les événements prennent une tournure aussi dangereuse pour les émigrés allemands, Gide avait déjà «plusieurs fois visité, en compagnie de François et Claude Mauriac, un camp de réfugiés espagnols près de Bordeaux».¹⁸ Il avait en effet été l'hôte des Mauriac du 27 juin au 11 juillet 1939.¹⁹ Claude Mauriac «s'occupait, signale Gide, ainsi que moi des réfugiés».²⁰ Et, comme l'indique la Petite Dame à la date du 24 septembre 1939, Gide «reçoit des lettres assez pathétiques d'intellectuels allemands enfermés dans des camps de concentration où la vie leur est très dure», et «il se demande s'il n'y aurait pas là une œuvre à faire, une œuvre à laquelle il se consacrerait volontiers». Une chose lui manque : «l'appui du gouvernement».²¹ Le 5 octobre, Gide part pour Nice. Il rencontre les Bussy et «songe avec insistance à s'occuper des camps de concentration».²² Il s'installe chez les Bussy et y restera jusqu'au 7 mai 1940. Il est donc presque sûr qu'il se rendit au Fort Carré entre ce 5 octobre et le 13, date de la sortie de Franz Schœnberner.

Le récit de cette visite de Gide aux prisonniers d'Antibes a été fait par Schœnberner tant dans son article de l'*Amerikanische Rundschau* que dans le chapitre 9 d'*Innenansichten eines Aussenseiters*. L'interné Franz Schœnberner et ses compagnons ressentirent cette visite comme «un geste assez inhabituel», comme «en quelque sorte un acte démonstratif et personnel». Car Gide «ne venait pas en mission officielle, ni même seulement semi-officielle». Et l'accueil des «autorités militaires» fut «assez froid» : «on ne lui permit même pas d'entrer dans les baraquements». Il dut «rester à proximité de l'entrée».²³ Mais «la nouvelle de sa venue s'était bientôt répandue dans tout le camp», surtout chez «ceux qui avaient affaire avec la littérature». Car ces derniers, en particulier les Allemands, avaient donné immédiatement un sens

16. Catalogue de l'exposition de Paris (1983) sur *Emigrés français en Allemagne, Emigrés allemands en France (1685-1945)*, p. 119. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 148.

17. Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 187 (lettre du 19 sept. 1939).

18. Gide - Mauriac, *Correspondance*, p. 238.

19. *Ibid.*, p. 236.

20. Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, loc. cit..

21. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 154.

22. *Ibid.*, p. 159.

23. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 118 : «Man erlaubte ihm nicht einmal, die Baracken zu betreten, und er musste in der Nähe des Eingangs bleiben.»

à la visite de l'homme de lettres, un sens qui dépassait largement le simple cadre humanitaire pour devenir l'expression d'une réalité politique, d'une certaine conception des rapports de l'écrivain avec le monde, avec le temps présent. L'écrivain allemand qu'est Franz Schönberner ressent d'autant plus l'importance de cette rencontre qu'il compare cette attitude à sa propre vision de l'écrivain, celle que lui avaient inculquée ses maîtres allemands :

Dans le commerce avec les célébrités allemandes, j'avais souvent l'impression qu'en dehors de leurs œuvres elles ne possédaient pas plus d'existence propre que des comédiens lorsqu'ils ont quitté la scène. ²⁴

André Gide devient ainsi un exemple, sinon le modèle d'écrivains qui renoncent à «la tragique antithèse entre l'homme et l'artiste, entre la réalité de la vie et le royaume de l'idée, entre l'action et la pensée», à cette «obsession» («Zwangsvorstellung») qui veut que le royaume de l'artiste «ne soit point de ce monde». ²⁵ Celui qui admira Goethe, qui vit en lui l'image de l'écrivain unique et parfait, se dégage de cet univers fait d'une «dignité maladroite et gauche qui suivait consciemment ou inconsciemment l'exemple du vieux Goethe». Alors que Gerhart Hauptmann s'enfermera dans cette vision lointaine jusqu'à vouloir devenir l'ombre du maître telle qu'Olaf Gulbransson la caricature dans un dessin fameux ²⁶, Gide est à la recherche de «la seule authentique sincérité» qui, «en dehors de toute valeur littéraire», suffit, déclare-t-il à la Petite Dame le 13 de ce mois de septembre 1939, «à s'imposer». ²⁷ Il est d'ailleurs curieux de remarquer que c'est justement à propos du *Tage-nichts* d'Eichendorff que se développe toute une réflexion sur la sincérité, sur l'importance de l'œuvre dans l'histoire, ne serait-ce que «littéraire». ²⁸ L'activité littéraire n'exclut point l'engagement humain. Bien plus, Gide s'efforce de découvrir sa place dans un monde qui se précipite vers la guerre, tout en ne perdant jamais de vue que la création littéraire est un élément essentiel dans cette saisie de la réalité. Comment comprendre autrement la réflexion que fait Gide, le 24 septembre, à la Petite Dame sur la question de savoir «s'il n'y aurait pas là une œuvre à faire» sur les malheurs de ces intellectuels allemands enfermés dans des camps. Le témoignage est œuvre de sincérité et, par là

24. Fr. Schönberner, *Inenansichten eines Aussenseiters*, p. 125 : «Im Verkehr mit deutschen Berühmtheiten hatte ich oft den Eindruck, dass sie ausserhalb ihres Werkes nicht mehr eigentliche Realität besaßen als Schauspieler, wenn sie von der Bühne abgetreten sind.»

25. *Ibid.*, pp. 125-6. Schönberner ébauche ici un rapprochement avec Thomas Mann, l'un de ces écrivains avec «deux âmes dans ma poitrine», comme disait Faust.

26. Kurt Lothar Tank, *Hauptmann*, Hambourg : Rowohlt, 1980, p. 123.

27. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 152.

28. *Ibid.*, p. 152.

même, il est source de durée pour l'œuvre littéraire.²⁹ Dans sa recherche pour ainsi dire classique de la durée comme preuve de la valeur morale et artistique de l'œuvre, Gide ressent qu'elle ne dépend pas uniquement du rayonnement de l'œuvre, mais aussi de cette faculté de «témoignage», de cette présence de l'écrivain au milieu des désordres de son temps.

Toujours est-il que c'est en attendant d'avoir, à son tour, le plaisir de pouvoir parler à Gide que Schœnberner réfléchit à ces différentes questions et se demande «comment un grand écrivain allemand se comporterait dans une telle situation».³⁰ Il ne peut que replacer cette visite dans «la grande tradition morale et littéraire de la France qui est toujours vivante, la tradition de Rousseau, Voltaire, Diderot, Hugo, Zola et Anatole France». En observant l'écrivain, Franz Schœnberner découvre «un vieil homme discret qui ressemblait un peu à un ecclésiastique». A ses yeux, André Gide incarne par sa présence «un sens de la responsabilité morale, non seulement vis-à-vis de sa propre œuvre ou de la postérité, mais aussi vis-à-vis de son propre présent et de ses contemporains».³¹ Sans aucun doute se précise ici un portrait de Gide qui est celui de la réconciliation entre l'écrivain et ceux qu'Alfred Kantorowicz, parlant de Franz Schœnberner³², définit comme les démocrates sans appartenance à un parti politique. L'arrivée au pouvoir de Hitler, la découverte des erreurs staliennes et l'exil de tous ceux qui, en Allemagne, avaient été des défenseurs des libertés individuelles, tous ces faits convergent pour influencer l'image de Gide que peuvent alors se faire des démocrates comme Schœnberner et comme, en une certaine mesure, Hermann Kesten qui placent, selon Hans-Albert Walter, «le spirituel» («Geistiges») «bien au-dessus du politique».³³ La réaction de Franz Schœnberner face à André Gide est ainsi caractéristique pour toute une génération d'intellectuels qui ont connu les prises de position en faveur du communisme de l'écrivain français, puis son détachement par rapport à la réalité soviétique, et qui découvrent en lui l'intellectuel capable de sauvegarder les valeurs morales tout en prenant une part active aux combats de son temps. Selon Schœnberner, Gide n'a alors «aucun autre mandat que celui de sa propre conscience qui lui impose toujours des obligations des plus incon-

29. *Ibid.*, p. 154.

30. Cf. Gide, *Journal 1939-1949*, Bibl. Pléiade, p. 60 (14 octobre 1940).

31. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 126.

32. Alfred Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, Munich : D.T.V., 1983, p. 111.

33. Hans-Albert Walter, «Exilliteratur», in *Frankfurter Hefte, Zeitschrift für Kultur und Politik*, août 1967, p. 578 : «"Geistiges" stand hoch über Politischem, Reichtum war ein Makel.»

fortables». ³⁴ Décivant l'activité d'André Gide avant cette rencontre d'Antibes, Franz Schœnberner en résume les principes : «la sincérité absolue», «la recherche passionnée de la vérité». ³⁵ Suivant les jugements portés par Hermann Kesten, il souligne le rôle de «moraliste» qu'a joué Gide : moraliste qui s'efforce de respecter une règle fondamentale, celle d'«être lui-même» («er selbst zu sein»). ³⁶ Et la sincérité est alors présente tant dans la défense d'Oscar Wilde que dans l'aveu, en 1936, de «l'abîme insurmontable qui existait entre les idéaux théoriques et les réalités concrètes du communisme». ³⁷ Ainsi s'affine un portrait de Gide qui est celui que veut imposer tout un courant de la bourgeoisie allemande qui continue à croire, comme le dira Bertolt Brecht en démontrant les faiblesses de cette attitude ³⁸, que «l'esprit domine la matière». On connaît la méfiance avec laquelle Brecht accompagne toutes les tentatives de Gide pour défendre la liberté, s'opposer au fascisme. ³⁹ Franz Schœnberner y découvre, au contraire, toute la valeur de l'intellectuel qui est là pour dénoncer, en 1927, les «abus de l'administration coloniale des militaires». Et il oppose cette image de Gide à celle des intellectuels allemands qui, «dans l'isolement absolu de leur monde intellectuel», étaient prêts à «donner à César ce qui était à César», à «se soumettre au pouvoir». ⁴⁰ Gide, l'instance morale capable de s'insurger contre l'injustice de ce pouvoir, voilà ce que Schœnberner découvre avec toute la nostalgie d'un homme qui sait que cette action a échoué sous la République de Weimar.

La rencontre entre Schœnberner et Gide se déroule dans des conditions que l'écrivain allemand nous décrit avec soin. L'ombre de Goethe plane sur le discours. Schœnberner ne peut s'empêcher de rappeler les dernières années du maître de Weimar, alors qu'il recevait encore ses admirateurs, ceux qui étaient tout prêts à «graver dans leur mémoire chacune de ses phrases immortelles». ⁴¹ Image rejetée, mais présente, ambiguïté même du personnage que Schœnberner ne semble pas apercevoir dans sa comparaison avec Gide, mais

34. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 118 : «Er erfüllte keinen anderen Auftrag als den seines eigenen menschlichen Gewissens, das ihm schon so oft höchst unbequeme Verpflichtungen auferlegt hatte.»

35. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 123.

36. *Ibid.*, p. 123.

37. *Ibid.*, p. 124.

38. Bertolt Brecht, *Der Tui-Roman, Fragment*, Francfort s. M. : Ed. Suhrkamp, 1980, p. 7.

39. V. notre article : «L'Ulysse français et son Odyssée intellectuelle : André Gide vu par Bertolt Brecht», *BAAG* 56, octobre 1982, p. 492.

40. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 126.

41. *Ibid.*, p. 123.

qui est latente dans toute cette scène de la rencontre : le grand écrivain lointain et le moraliste présent. Curieux mélange qui ne devient jamais clarté, franche affirmation de la différence ou de la communauté des deux écrivains. On ne saurait trop insister sur cette ambiguïté qui est celle de la vision qu'a Schœnberner de Gide, mais aussi, sans qu'elle soit ici exprimée, celle de Gide vis-à-vis de lui-même, de l'éternité au sein de l'histoire littéraire qui le fait hésiter, en ce mois de septembre, à porter un jugement trop sec sur cet Eichendorff dont «il y a lieu» de «tenir compte dans l'histoire littéraire». ⁴²

Plus Franz Schœnberner s'approche de Gide, plus le portrait s'affine :

la véritable bonté qui trouve son reflet dans les traits de Gide est vertu rigoureuse, virile qui se nourrit de sagesse, de tolérance et de détermination morale. ⁴³

Et, dans les instants qui suivent la présentation de Schœnberner à Gide, l'écrivain allemand a l'impression, dit-il, que Gide a compris «ma situation personnelle» avec une «profonde sympathie». ⁴⁴ Il remercie Gide et entend, en réponse, ces mots qu'il nous rapporte : «Ah, ne me dites pas ça. Vous l'auriez fait vous-même.»

Cette première rencontre ayant eu lieu, Franz Schœnberner se retrouve libre le 13 octobre 1939 et il a l'occasion de revoir Gide, celui qu'il appelle, dans un autre passage des *Innenansichten eines Aussenseiters* ⁴⁵, «peut-être l'agnostique le plus sincère et le chercheur de la vérité le plus infatigable de notre temps». Cela se passe chez les Bussy, à Nice où ils sont arrivés à la fin de septembre. ⁴⁶ Et c'est certainement durant le séjour de Gide chez les Bussy, du 5 octobre 1939 au 7 mai 1940, que Schœnberner va prendre le thé en compagnie de Gide. Le 20 mai 1940, il se retrouvera au fameux Camp des Milles, en compagnie de bien d'autres écrivains, dont Lion Feuchtwanger. ⁴⁷ Chez les Bussy, il dut subir, comme Gide ⁴⁸, la présence de Matisse, qui parla

42. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 153.

43. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 126 : «[...] wirkliche Güte, wie sie sich in André Gides Zügen spiegelte, ist eine strenge, männliche Tugend, die aus Weisheit, Toleranz und moralischer Entschiedenheit erwächst».

44. *Ibid.*, p. 127.

45. *Ibid.*, p. 127.

46. Gide - Dorothy Bussy, *Correspondance*, t. III (CAG 11), Paris : Gallimard, 1982, p. 159, note 1.

47. Lion Feuchtwanger va publier sur son séjour dans les camps français un livre tout d'abord intitulé *Unholdes Frankreich* (1942), devenu ensuite *Der Teufel in Frankreich* («Le Diable en France»). Cet ouvrage a été réédité en 1983 chez Albert Langen et Georg Müller (Munich et Vienne).

48. Fr. Schœnberner, *op. cit.*, pp. 128-9. Sur ces rencontres avec Matisse, v. aussi

«de préférence de ses oiseaux, qui l'intéressent, de toute évidence, beaucoup plus que toutes les guerres et tous les émigrés». ⁴⁹ Jugement que Franz Schœnberner confirme :

[Matisse] ne ressemblait pas le moins du monde à un oiseau, mais beaucoup plus à un digne banquier devenu rentier ou à un homme d'affaires, ce qui n'est point paradoxal. Car son amour de l'argent n'était pas moins prononcé que son amour des oiseaux. ⁵⁰

Et, dans une lettre qu'il adresse à Hermann Kesten le 14 décembre 1939, Franz Schœnberner insiste sur le fait qu'il «ne manque pas une occasion de parler à Gide». ⁵¹ Et, le 25 janvier, il invite Kesten à lui envoyer son article sur Gide pour en parler à ce dernier qu'il doit rencontrer «la semaine prochaine». ⁵² Par ailleurs, il décrit Gide passant son temps, chez les Bussy, à répondre aux divers émigrés qui s'adressent à lui, même sous les prétextes les plus futiles : la femme d'un émigré vient voir Gide pour obtenir un laissez-passer afin de se rendre à Nice : elle désire acheter «un certain genre de noix» qu'elle ne peut obtenir que dans cette ville ! ⁵³ Gide répond à toutes les lettres qu'il reçoit :

Il travaillait chaque jour, des heures entières, à son courrier, assis dans sa petite chambre, dans laquelle il y avait seulement un lit étroit, deux chaises et un grand bureau improvisé, et qui ressemblait à la cellule d'un moine cultivé. ⁵⁴

A l'occasion du soixante-dixième anniversaire de Gide, le 21 novembre 1939, Schœnberner écrit un article qui doit paraître dans une revue littéraire suisse. Mais celle-ci disparaît et, avant de devoir quitter la France pour les États-Unis, il envoie une copie de cet article à Gide, qui va lui répondre. Nous ne possé-

la *Correspondance Gide-Bussy*, t. III, p. 145. Répondant à la lettre de Gide lui indiquant une «visite de Matisse» (lettre du 18 juin 1939), Dorothy ne peut s'empêcher d'écrire : «Matisse ! Je vous plains.»

49. Fr. Schœnberner, *op. cit.*, pp. 128-9 : «Matisse [...] sprach mit Vorliebe über seine eigenen Vögel, die ihn offensichtlich weit mehr interessierten als alle Kriege und alle Emigranten.»

50. *Ibid.*, p. 129 : «Er schaute nicht im geringsten wie ein Vogel aus, sondern vielmehr wie ein würdiger privatisierender Bankier oder Geschäftsmann, was kaum paradox wirkte, denn seine Vorliebe für Geld war nicht weniger ausgesprochen als seine Vorliebe für Vogel.»

51. H. Kesten, *op. cit.*, p. 123 : «Dafür aber benutze ich immer die Gelegenheit, bei Gide vorzusprechen.»

52. *Ibid.*, p. 124.

53. Fr. Schœnberner, *op. cit.*, p. 129.

54. *Ibid.*, pp. 129-30 : «Er arbeitete jeden Tag stundenlang an seiner Post, während er in seinem kleinen Fremdenzimmer sass, das nur mit einem schmalen Bett, zwei Stühlen und einem grossen improvisierten Schreibtisch möbliert war und fast wie die Zelle eines gelehrten Mönches aussah.»

dons plus la lettre, mais Schœnberner en cite plusieurs passages. Gide regrette d'être «demeuré si fort au-dessous de celui que j'aurais voulu être». Et d'ajouter : «Vous peignez ce que j'aurais dû faire, et je prends honte à comparer cela avec le peu que j'ai fait.» La lettre se termine par cette phrase : «Parfois il me semble que tout le mérite de mes écrits vient peut-être de ce que l'on sent l'homme à travers eux, un homme ami. C'est du moins ce que j'ai cherché.»⁵⁵

Mais les événements ne laissent guère de repos à ces émigrés. La guerre éclate et Franz Schœnberner est envoyé, le 20 mai 1940, au Camp des Milles. Par bonheur, il arrive, le 29 décembre, à rencontrer le vice-consul américain à Nice.⁵⁶ Le 3 janvier 1941, il reçoit son visa pour les États-Unis.⁵⁷ Ellie Kadach-Nérac, qui deviendra sa femme après leur installation aux États-Unis⁵⁸, obtient son visa le 21 janvier.⁵⁹ Le 7 juin, Schœnberner est enfin à Lisbonne⁶⁰ et, le 21, il débarque à New York.⁶¹

Jamais, dans les années qui vont suivre, il n'oubliera sa rencontre avec Gide, et la publication de son article dans *Die Amerikanische Rundschau*, en avril 1948, est pour l'écrivain allemand une occasion de reprendre contact avec Gide :

53 Irving Place

5 juin 1948.⁶²

New York 3, N.Y.

Mon très cher Maître,

J'étais profondément touché que, malgré «un trop abondant courrier», vous trouviez le temps de m'écrire en novembre 1947 une lettre si généreuse et pleine d'affection pour me donner la permission de citer quelques lignes d'une de vos lettres de 1941.⁶³

55. Fr. Schœnberner, «Begegnung mit André Gide», p. 120. Cette lettre n'a pas pu être retrouvée. (Voir toutefois note 63 ci-dessous.)

56. Fr. Schœnberner, *Innenansichten eines Aussenseiters*, p. 190.

57. *Ibid.*, p. 191.

58. Ellie Kadach-Nérac est née en 1889 à Strasbourg, et morte à New York en 1957.

59. *Ibid.*, p. 191.

60. *Ibid.*, p. 197.

61. *Ibid.*, p. 205.

62. Original autogr., Bibl. litt. J.-Doucet, γ 1422.1, 1 p. 1/2, 276 x 213.

63. Ces lettres ne se trouvent pas dans les archives Schœnberner de la Hoover Institution on War, Revolution and Peace de l'Université Stanford (Californie). La rédaction de cet article était achevée quand nous avons retrouvé trace de huit lettres de Gide à Schœnberner, que nous espérons pouvoir publier prochainement.

*Le deuxième volume de mes mémoires, qui devra paraître en printemps 1949 sous le titre *Insidestory of an Outsider*⁶⁴ et dont je suis en train d'écrire les dernières pages, contient un long chapitre : «A Word of Thanks to André Gide». Mais une version allemande, presque trop abrégée, venait de paraître dans *Die Amerikanische Rundschau*, une excellente revue littéraire éditée ici à New York par le Service de l'Information Américain. Si je vous envoie ce petit article, c'est seulement parce qu'il me semble un peu ironique (et bien typique pour moi) que je devais attendre un peu plus de dix années, avant de pouvoir rendre public cet hommage modeste en langue allemande, traduit de mon texte anglais, dans lequel j'avais incorporé quelques parts d'un article écrit en allemand en 1939.⁶⁵*

Mais vous sentirez, j'en suis sûr, la sincérité de mes sentiments dans les mots de n'importe quelle langue que je possède — plus ou moins. J'attends, non sans impatience, le jour où je puis vous envoyer mon nouveau livre qui, je l'espère, méritera le privilège de venir entre vos mains.

Avec mes excuses les plus chaleureuses pour votre santé, je suis, mon très cher Maître,

*profondément le vôtre
Franz Schœnberner.*

La réponse de Gide ne se fait pas attendre :

*André Gide
1 bis, rue Vaneau
Paris 7^e*

Paris, le 9 juin 48.

Mon cher Franz Schœnberner⁶⁶,

*Votre excellent article de l'*Amerikanische Rundschau* m'émeut profondément, aussi bien que votre lettre elle-même ; je m'inquiétais de vous et je suis extrêmement heureux des nouvelles, somme toute bonnes, que vous me donnez de vous et de votre travail, auquel j'applaudis de tout cœur. Oh ! certes non, je ne vous avais*

64. *The Inside Story of an Outsider* parut en 1949 chez Mac Millan à New York.

65. Le texte de 1939 ne fut pas publié à cause de la guerre.

66. Double dactylographié, non signé, *Bibl. litt. J.-Doucet*, γ 1422.2, 1 p., 264 x 201.

pas oublié et je m'inquiétais beaucoup de savoir ce que vous étiez devenu.

Votre article me touche d'autant plus que, sachant que j'étais devenu très suspect pour les autorités de Vichy, et plus menacé que je ne consentais à le croire, Roger Martin du Gard avait, à force d'insistance, obtenu de moi que je déchire ou brûle tous les témoignages attestant mon activité durant ces premiers temps de la guerre, toutes les lettres de reconnaissance (et certaines étaient bouleversantes) des Allemands ou Autrichiens anti-nazis réfugiés en France, que j'avais été appelé à aider et à secourir. Peut-être Martin du Gard a-t-il eu raison, en ce temps, d'exiger de moi ce sacrifice. Pourtant aujourd'hui je le regrette amèrement et je n'ai pu y consentir sans un chagrin qui dure encore ; mais je devais m'attendre à une descente de la police et à une « prise en considération » de toutes les lettres que des perquisitions eussent pu trouver chez moi. Votre « Begegnung mit André Gide » est donc, et restera, le presque unique témoignage d'une période de ma vie, d'une œuvre à laquelle, vous le savez, et le dites fort bien, j'avais donné tout mon cœur et toutes mes forces. Je n'ai donc pas lu vos pages sans une émotion très vive et sans une profonde reconnaissance.

Permettez, mon cher Franz Schœnberner, que je vous embrasse.

[André Gide.]

P. Sc. — Les Simon Bussy, quittant Nice, ont dernièrement retraversé Paris pour regagner l'Angleterre (51, Gordon Square, Londres, W.C.1). Ils vont bien... mais nous vieillissons tous.⁶⁷

Etes-vous entré en relation avec mon éditeur et excellent ami, Jacques Schiffrin ? (101 East 75th Street, New York City) Je crois que vous pourriez avoir, vous et lui, un égal plaisir à converser.

Vous parlez d'un second volume de vos Mémoires ?...⁶⁸ mais je ne connais pas le premier. Que de vœux je forme pour le succès de votre travail !

67. En effet, les Bussy étaient rentrés en Angleterre en 1945 (v. la *Correspondance Gide-Bussy*, t. III, p. 345).

68. Le second volume publié par Franz Schœnberner est justement *The Inside Story of an Outsider*. Le premier était *Confessions of a European Intellectual*, paru en 1946.

Et un incident va permettre à Franz Schœnberner de reprendre la parole à propos de Gide. En effet, dans le journal new-yorkais *The Nation* du 10 mars 1951, est publié un article nécrologique sur André Gide, article pour le moins bizarre et signé par Alexander Werth. Dans ces quelques lignes, Alexander Werth marque un agacement évident devant l'intérêt que portent les Américains à cet auteur, «a sort of French equivalent of G.B.S. — the Grand Old Man of French literature». ⁶⁹ Et il ajoute que, «pour les intellectuels français et les étudiants», Gide est avant tout «the D.O.M. — the Dirty Old Man — of French literature». Et, s'attaquant à la «sincérité» gidienne et à l'«intégrité intellectuelle» de l'écrivain, Alexander Werth qualifie ces deux valeurs de la pensée gidienne d'«exhibitionist and narcissistic quality that was odious to the entire generation, regardless of their politics». Le reste de l'article est sur le même ton, sans parler d'accusations sur l'absence de participation à la Résistance sous l'occupation des nazis.

The Nation est alors dirigé par Freda Kirchway, qui s'occupa du sort des émigrés allemands, fut membre de l'«Emergency Rescue Committee» aux côtés d'Upton Sinclair, de John Dos Passos, comme représentants américains au sein de cet organisme d'aide aux réfugiés. ⁷⁰ C'est à elle-même que s'adresse Schœnberner dans une longue lettre qu'il consacre, le 24 mars 1951, à la défense de la mémoire d'André Gide. S'appuyant sur l'autorité que lui confère cette «expérience humaine» qu'a été pour lui la rencontre de l'écrivain français, il prend partie en faveur de Gide en rappelant qu'il «consacra tout son temps et toute son énergie à la cause impopulaire des anti-nazis», et il considère la phrase sur le «Dirty Old Man» comme la simple reprise des calomnies qui accablèrent André Gide à la suite de sa rupture avec les communistes. N'oublions évidemment pas que la lettre de Franz Schœnberner se place dans un climat de guerre froide entre les États-Unis et l'URSS. Il s'agit, pour Schœnberner, d'insister sur le rapprochement possible entre les affirmations de Werth et les «explosions hystériques de haine et de colère» qui accompagnèrent la réaction de Gide face à la montée du stalinisme.

Pour Schœnberner, Gide est en fait «the Grand Old Man» de la littérature française et, contrairement à ce qu'affirme Alexander Werth, le fait de lui attribuer le prix Nobel n'a point été «pour la France une gifle reçue en pleine figure». Schœnberner rappelle quel fut le caractère des rapports d'André Gide avec le régime de Vichy. Il souligne les difficultés que celui-ci rencontra en 1941 lorsqu'il fut, à Nice, «victime» de la Légion ⁷¹ qui l'empêcha de pro-

69. Note d'Alexander Werth (signature dans le journal : A. W.) publiée dans *The Nation* (New York) du 10 mars 1951, p. 215.

70. H. Kesten, *op. cit.*, p. 147.

noncer sa conférence sur Henri Michaux le 21 mai.⁷²

C'est au sein d'une certaine vision de l'Histoire telle qu'elle peut apparaître à un Allemand, bourgeois libéral qui vit depuis 1941 aux États-Unis et qui partage ainsi les grandes options intellectuelles de l'opinion américaine condamnant, en ces années 1950, à la fois le nazisme et le stalinisme, que s'inscrit le portrait d'André Gide «esprit libre», «individu indépendant, suffisamment courageux pour dire la vérité».⁷³ Et c'est justement en faisant appel à l'esprit «libéral» de *The Nation* que Franz Schœnberner conclut sa lettre en espérant ainsi servir à la défense de ce «libéralisme» qu'il considère comme menacé en 1951.

Cette lettre à Freda Kirchwey est la dernière intervention de Franz Schœnberner au sujet d'André Gide, le dernier témoignage de l'immense reconnaissance qu'il éprouvait vis-à-vis de l'écrivain français. Il mourut en 1970.

Nous nous devons de remercier ici Mme Catherine Gide et M. Gerhard Schœnberner qui nous ont autorisé à reproduire les trois lettres des deux écrivains. La lettre d'André Gide reste soumise aux règles du copyright (Mme C. Gide).

Mais nous adressons aussi nos remerciements tant à l'éditeur de Franz Schœnberner, M. le Dr Hermann Kreisselmeier (Icking-Munich), qu'à M. John Heinig (New York) et aux services des archives de la Hoover Institution on War, Revolution and Peace de l'Université Stanford, en Californie, sans oublier ici le service des prêts inter-universitaires de la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg (R.F.A.). Tous m'ont simplifié des recherches qui, au départ, semblaient vouées à l'échec.

Annexe

LETTRE DE FRANZ SCHÖENBERNER A FREDA KIRCHWEY *

Brief an Freda Kirchwey

24. März 1951

Sehr geehrte Miss Kirchwey !!

Erst heute lese ich zufaellig den unglaublichen (A. W., also wohl Alexander Werth gezeichneten) Kommentar ueber den Tod von André Gide, erschienen

71. Copie dactylographiée, non signée, Hoover Institution on War, Revolution and Peace (Stanford, Ca.), 4 pp. (citation prise à la p. 3).

72. Gide - Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, p. 233.

73. Lettre citée à la note 71 (page 4).

* Reproduite avec l'autorisation de M. Gerhard Schœnberner et de la Hoover Institution de l'Université Stanford, où se trouve ce document. Nous avons respecté la graphie adoptée par Schœnberner et n'avons supprimé que quelques erreurs de frappe.

in der »Nation« vom 10. März 1951.

Ich fühle mich umso mehr gedrungen, gegen diese posthume Enteuerung von André Gide zu protestieren, da ich den Vorzug hatte, seine persönliche Bekanntschaft zu machen, als er kurz nach Ausbruch des Krieges im Jahre 1939 — er war damals siebenzig Jahre alt — all seine Zeit und Energie der unpopulären Sache der deutschen Anti-Nazis widmete, die in französischen Internierungslagern, wie dem in Antibes, festgehalten wurden. Diese menschliche Erfahrung, die ich in meinem, in englischer Sprache geschriebenen Buch, »The Inside Story of an Outsider«, wiedergegeben habe, berechtigt mich dazu, mit einer gewissen Autorität über den Mann zu sprechen, der, wie Mr. A. W. schreibt, »was most unlovable with his thinlipped meanness« (»der wenig anziehend war mit seinen dünn zusammengekniffenen Lippen«).

Es wäre übel genug gewesen, wenn A. W. (oder Alexander Werth) seiner persönlichen Antipathie gegen André Gide Ausdruck gegeben hätte. Aber unter dem Vorwand, im Namen der »jungen Generation französischer Intellektueller und Universitätsstudenten« zu sprechen, versichert A. W., dass André Gide für diese Kreise vor allem der »dirty Old Man«, der »schmutzige alte Mann«, der französischen Literatur gewesen sei. Herr Werth wiederholt wie ein Papagei genau und mit deutlicher Befriedigung all die hässlichen Verleumdungen, all die giftigen Propaganda-Schlagwörter, welche die literarischen Lakaien des Stalinismus gegen Gide zu schleudern begannen, nachdem er sein Buch »Zurück von Sowjetrußland« veröffentlicht hatte. Solange er seine grossmütigen Illusionen über das Sowjetregime bewahrt und offen geäußert hatte, wurde er auf Befehl von Moskau als der grösste Schriftsteller unserer Zeit gefeiert. Aber nachdem er das unverzeihliche Verbrechen begangen hatte, die Wahrheit zu sprechen, begannen seine früheren Lobredner mit ihrer bewundernswerten Parteidisziplin sofort und einmütig ihre übliche Kampagne von Charakter-Ermordung und Beschimpfung, die übliche Prozedur gegenüber Ketzern, die nicht zu einem »freiwilligen Geständnis« ihrer ebenso schrecklichen wie unwahrscheinlichen Verbrechen »überredet« werden können.

Gide, »die Personifizierung von allem, was verkommen, antisozial, schwachnachdenklich und in der letzten Analyse feige im französischen Charakter war«, »eine giftige Pflanze der Periode zwischen den Kriegen«, usw. usw.: wir haben diese hysterischen Ausbrüche von Wut und Hass seit 1936 gehört, aber niemand — und am allerwenigsten Gide selber — beachtete diese Tiraden Gide blieb — und wird weiterhin bleiben — der grosse alte Mann der französischen Literatur, so überraschend es auch Herrn Werth und seinen »vitalsten Elementen« in Frankreich »erscheinen mag, die angeblich das Gefühl hatten«, dass »als Gide mit dem Nobelpreis ausgezeichnet wurde, das für Frankreich einen Schlag ins Gesicht bedeutete«.

Der ziemlich kindische Versuch, die Aufrichtigkeit und intellektuelle Integrität Gide's durch Anführungszeiten zu entwerten, könnte ignoriert werden; aber die relativ origineller Erfindung des Herrn Werth, Gide mit

Vichy in Verbindung zu bringen, ist ein so schamloses Stueck der Faelschung, dass man es zurueckweisen muss. Zufaelig war ich 1941 in Nizza, als die Vichy-Legionaere durch ihre heftigen Demonstrationen Gide daran ver- hinderten, einen Vortrag zu halten, obwohl sein Thema nicht einmal politisch sondern literarisch war. Die Oeffentlichkeit weiss, dass ein paar Monate spaeter Gide, bedroht von der Vichy-Polizei, ein Versteck in Tunis finden musste. Die faschistisch gesinnten Maenner der franzoesischen Armee waren nicht weniger bitter und weitaus logischer in ihrer Feindschaft als irgendein Stalinist. Sie hassten Gide schon seit 1927, als er mit seinem Buch »Reise im Kongo« so nachdruecklich die Missbraeuche der militaerischen Kolonialver- waltung angeprangert hatte.

Es ist nur natuerlich, dass die Totalitarier jeder Art einen Mann wie André Gide fuerchten und hassen, denn sie fuehlen — durchaus mit Recht — dass ihr gefaehrlichster Feind der freie Geist ist, das unabhaengige Individuum, tapfer genug, die Wahrheit zu sprechen »wie Gott ihn die Wahrheit sehen laesst«. Man kann verstehen, dass diese Leute, unfaebig, seinen Geist und sein leben- diges Wort zu toeten, wenigstens versuchen, sein Grab zu schaenden. Aber dass eine liberale Wochenschrift von langer Tradition und internationalem Ruf mit solch einem veraechtlichen Versuch in irgend einer Weise identifizier- en sollte, das erscheint mir als ein Zeichen jener selbstmoerderischen Geistes- verwirrung, die in einem kritischen Augenblick die ganze Sache des Liberalis- mus gefaehrdet.

**PUBLICATIONS DU
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**

COLLECTION « GIDE / TEXTES »

1. **ANDRÉ GIDE : PROSERPINE. PERSÉPHONE.** Édition critique établie et présentée par Patrick Pollard. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1977. 36 F
2. **ANDRÉ GIDE — JUSTIN O'BRIEN : CORRESPONDANCE (1937 — 1951).** Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 335 ex. numérotés, 1979. 50 F
3. **ANDRÉ GIDE — JULES ROMAINS : CORRESPONDANCE (SUPPLÉMENT).** Lettres inédites présentées et annotées par Claude Martin. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1979. Épuisé
4. **CORRESPONDANCE DE GABRIELLE VULLIEZ AVEC ANDRÉ GIDE ET PAUL CLAUDEL (1923 — 1931).** Présentée par Wanda Vulliez. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1981. 26 F
5. **ANDRÉ GIDE — JEAN GIONO : CORRESPONDANCE (1929 — 1940).** Édition établie, présentée et annotée par Roland Bourneuf et Jacques Cotnam. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 120 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1984. 51 F

HORS COLLECTIONS

- SUSAN M. STOUT : INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE - ROGER MARTIN DU GARD.** Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide. Seconde édition. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 64 pp., tirage limité à 100 ex. numérotés, 1979. 23 F
- JACQUES RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER : CORRESPONDANCE (1909 — 1925).** Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Cap. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 344 pp., tirage limité à 400 ex. numérotés, 1980. 60 F
- ROBERT LEVESQUE : LETTRE A GIDE & AUTRES ÉCRITS.** Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1982. 42 F
- ALAIN GOULET : GIOVANNI PAPINI JUGE D'ANDRÉ GIDE.** Avec de nombreux inédits d'André Gide, de Giovanni Papini et de plusieurs autres auteurs. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1982. 40 F
- CLAUDE MARTIN & AL. : LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE.** Répertoire, préface, chronologie, index et notices. Fascicule IV (1921 — 1930). Vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 80 pp., tirage limité à 80 ex. numérotés, 1984. 36 F

Commandes à adresser au Délégué aux publications de l'AAAG